

# **« La critique du langage discursif par Georges Bataille : quelle voie épistémologique peut-elle ouvrir en gestion ? »**

**Auteur : François DE MARCH**

**IRG – EA 2354 – Université de Paris-Est**

Depuis quelques années, le recours aux récits et narrations fait l'objet de plusieurs travaux en sciences de gestion essentiellement anglo-saxons mais aussi français (par exemple Czarniawska, 2000, 2005 ; De Cock, 2000 ; Giroux, Marroquin, 2005 ; Lumineau, Landais, 2005 ; Jorgensen, Strand and Borge, 2013). L'écrivain Georges Bataille a au cours du XXe siècle produit de nombreux récits, romans et ouvrages théoriques dont les thèmes cotoyaient certains de ceux évoqués aujourd'hui dans les sciences des organisations. Il a été l'inspirateur de plusieurs philosophes de la « french theory » (Michel Foucault, Jacques Derrida, Jean-François Lyotard, Jean Baudrillard, le psychanalyste Jacques Lacan) qui sont eux-mêmes des références pour tout le courant critique en management appelé « critical management studies ». L'un des apports majeurs de l'œuvre de Bataille a été sa critique du langage scientifique et philosophique et plus généralement de l'ensemble du langage discursif, y compris narratif, dans sa prétention à vouloir représenter, argumenter et donner du sens à une réalité située en dehors de lui. L'objet de cette communication est de se demander si cette critique ne pourrait pas ouvrir la voie à une épistémologie différente et innovante pour certaines recherches en gestion.

Il s'agira dans un premier temps de revenir sur les termes de la critique bataillienne avant de l'analyser pour en comprendre les fondements et les effets. Nous verrons enfin à travers quelques exemples, les uns tirés des écrits de Bataille lui-même, les autres de travaux en sciences de gestion, les directions qu'elles peuvent autoriser dans les méthodologies de recherche.

## **I- La critique du langage discursif par Bataille**

Cette critique s'est exercée à travers l'ensemble de l'œuvre. Elle en fut même le leitmotiv obsédant. Elle ne se séparait pas d'une critique épistémologique (pour faire simple des

épistémologies positivistes dominantes à son époque). Elle n'était pas une négation du discours mais une mise en abîme de ses limites. Elle s'est exercée dans plusieurs directions : l'« hétérologie », la critique du savoir au nom de l'expérience intérieure et du non-savoir, la promotion de la poésie comme une écriture « souveraine » mais mineure sauf à se vouloir « haine de la poésie », diverses innovations méthodologiques dans les essais de *La Part maudite* et enfin une double subversion du discours littéraire d'une part dans ses récits et romans et philosophique de l'autre, substituant des notions glissantes aux concepts figés.

### **1) La critique « hétérologique »**

Elle s'est exprimée surtout à la fin des années 20 et au début des années 30 dans des articles de revue et aussi dans des textes non publiés associés à une polémique avec André Breton et les surréalistes. A partir de l'opposition entre éléments homogènes et éléments hétérogènes, Bataille s'est d'abord demandé si une « hétérologie » ou « science du tout autre » (Bataille, 1999 [1970], p. 61-62) ne serait pas nécessaire pour rendre compte de ce qu'il appelait les éléments hétérogènes. Les éléments homogènes étaient les objets et les êtres qui pouvaient être soumis à une appropriation utilitaire, qui pouvaient être évalués et mesurés et relevaient d'une connaissance scientifique ou philosophique. Les éléments hétérogènes regroupaient tout ce qui semblait inassimilable (déchets, excréments, tabous, sexualité perverse, cadavres...). La science et la philosophie avaient fondamentalement un but d'appropriation intellectuelle et ne pouvaient donc rendre compte de ces phénomènes hétérogènes sauf à les homogénéiser. L'« hétérologie » était définie de façon négative, car elle ne pouvait être une science ayant de façon positive l'hétérogène comme objet. Sinon, elle aurait dû tenter d'homogénéiser ce qui ne pouvait l'être : les éléments hétérogènes restaient indéfinissables et on ne pouvait les envisager que de façon négative (comme Dieu dans la théologie de Maître Eckart).

### **2) L'expérience intérieure, le Non-savoir et la poésie**

Pendant la guerre, dans les textes de *La Somme athéologique*, Bataille reprit ces questions en y apportant une solution différente. L'expérience intérieure était une expérience dégagée de toute visée utilitaire rompant avec l'enchaînement des moyens et des fins en ce qu'elle était sa propre fin. Elle représentait une contestation du savoir parce qu'elle ne recherchait aucun résultat, en particulier aucun résultat de connaissance, elle n'aboutissait qu'au Non-savoir. Elle rompait avec le langage qui apparaissait plutôt comme un obstacle. Ce que ces

expériences exigeaient, c'était une dramatisation capable de susciter des « sensations non discursives ». ce qui comptait par exemple, ce n'était pas l'énoncé du vent, mais le vent lui-même ou du moins son imitation permettant de « glacer comme par contagion ». Il s'agissait donc de sortir des « sables mouvants » des mots, de « leurs dédales, l'immensité épuisante de leurs possibles », de « leur trahison » et de tenter d'accéder à cette « part muette, dérobée, insaisissable » qui « subsiste en nous », ces « mouvements intérieurs vagues, qui ne dépendent d'aucun objet et n'ont pas d'intention, des états qui, semblables à d'autres liés à la pureté du ciel, au parfum d'une chambre, ne sont motivés par rien de définissable » (Bataille, 1999 [1943], p. 27). Mais comme le langage est ce qui nous définit comme humain, Bataille recherchait « des mots qui nous fassent glisser du plan extérieur à l'intériorité du sujet ». Et c'était par la poésie que le langage pouvait cesser d'être un moyen et qu'il devenait jeu, expérience opposée au projet. L'écriture poétique, domaine par excellence de la polysémie, permettait d'échapper à la précision du sens et d'accéder à « la richesse infinie (insensée) des possibles ». Toutefois, dans la préface de l'ouvrage *L'impossible* dont le titre de la première version était *Haine de la poésie*, Bataille précisait quelle était la poésie qui répondait à ses vœux :

« Il me semblait qu'à la poésie véritable accédait seule la haine. La poésie n'avait de sens puissant que dans la violence de la révolte. Mais la poésie n'atteint cette violence qu'évoquant *l'impossible*. » (Bataille (1994 [1962]), p. 101).

Et dans une autre version de cette préface, il justifiait différemment le changement de titre et précisait en même temps sa critique de la « belle poésie » : Le premier titre « soulignait seulement la haine d'une poésie prétendue liée au goût du possible, mais ce n'était pas dit clairement. *L'Impossible* est encore, est avant tout, la violence tout entière et l'invivable tragédie. C'est ce qui excède les conventions d'une poésie littéraire » (Ibid., p. 512).

### **3) *L'Erotisme et La Part maudite I- La Consommation* : questions de méthode**

Dans ces deux ouvrages qui appartiennent au deuxième grand ensemble de textes regroupés sous le vocable *La Part maudite*, Bataille soulevait des questions épistémologiques connexes à sa critique du langage discursif :

**a) Il y aurait nécessité d'une approche interdisciplinaire et globale pour l'étude de certains phénomènes ayant une dimension anthropologique.**

Il y aurait ainsi à la base de tous les problèmes posés par chaque discipline de sciences humaines ou de sciences de la nature un phénomène commun, « celui de l'énergie excédante, traduit dans l'effervescence de la vie » (Bataille, 1992 [1949], p. 20). C'est « l'économie générale » (différente de l'économie politique qui elle, serait une économie restreinte aux valeurs marchandes) qui pourrait traiter ce problème.

Bataille insistait par ailleurs dans *l'Érotisme* sur l'opposition aux travaux scientifiques que cette approche impliquait :

*« Cette recherche d'un ensemble cohérent oppose mon effort à ceux de la science. La science étudie une question séparée. Elle accumule les travaux spécialisés. Je crois que l'érotisme a pour les hommes un sens que la démarche scientifique ne peut atteindre. L'érotisme ne peut être envisagé que si, l'envisageant, c'est l'homme qui est envisagé. En particulier, il ne peut être envisagé indépendamment de l'histoire du travail, il ne peut être envisagé indépendamment de l'histoire des religions (...) J'ai tout sacrifié à la recherche d'un point de vue d'où ressorte l'unité de l'esprit humain »* (1987 [1957], p. 12).

Cette approche répondait à sa façon à la notion de « fait social total » par laquelle Marcel Mauss désignait la réalité à laquelle les sociologues (mais aussi les spécialistes des autres sciences humaines et sociales) étaient confrontés.

**b) Le sujet ne peut rester neutre face à de tels objets, il doit participer de leurs mouvements :**

*« ...l'ébullition que j'envisage, qui anime le globe, est aussi mon ébullition. Ainsi, cet objet de ma recherche ne peut être distingué du sujet lui-même, mais je dois être plus précis : du sujet à son point d'ébullition »* (Bataille, 1992 [1949], p. 20).

De même, l'érotisme permettait à l'homme d'accéder à la conscience de soi indépendamment d'une appréhension intellectuelle. Il représentait l'expérience intérieure de l'homme et sollicitait beaucoup d'autres aspects que la sexualité qui ne pouvaient être approchés d'une manière objective (du dehors) que secondairement. L'érotisme devait d'abord être vécu intimement comme un brahman ou un théologien abordait les religions et non comme leur historien. Il mettait en jeu l'homme dans son ensemble et ne pouvait être séparé de l'histoire du travail et de celle des religions (Avec ces dernières il avait toujours entretenu une relation privilégiée et se présentait d'ailleurs à l'origine comme une expérience religieuse et sacrée). Bataille allait même plus loin en affirmant que l'érotisme qui

apparaissait d'abord comme un domaine à part, réprouvé, « le domaine maudit par excellence », ne devait plus être séparé du monde de la pensée, du monde intellectuel. La notion de « totalité » était introduite ici : la représentation de l'homme total impliquait la prise en compte simultanée de sa part utile et de sa part maudite et donc une complémentarité entre la pensée intellectuelle soumise aux interdits moraux et rationalistes et l'expérience intérieure que représentait l'érotisme :

« Je n'envisagerai le fait sexuel que dans le cadre d'une *totalité* concrète et solidaire, où le monde érotique et l'intellectuel se complètent et se trouvent sur un plan d'égalité. »  
(Bataille, 1991 [1976], p. 19).

### **c) La nécessité d'une levée de l'angoisse à la source des erreurs de perspectives épistémologiques**

Bataille expliquait la peur du luxe et de la dilapidation par l'angoisse de mort qui étreignait chaque individu. Elle conduisait à tous ces raisonnements qu'on appellerait aujourd'hui « austéritaires » incitant à la réduction de la consommation, à celle des dépenses publiques et sociales improductives et au développement de l'épargne. Le point de vue particulier (celui d'un individu isolé) était généralisé à l'ensemble de la société, alors qu'à ce niveau, c'était l'excès qui dominait, d'où sa proposition de réduction des excédents américains pour résoudre la pauvreté de l'Inde.

### **4) Un compromis avec le langage discursif : les « notions »**

*L'Expérience intérieure*, comme les autres ouvrages de *La Somme athéologique*, se présentait sous une forme assez peu discursive alternant journaux intimes, récits d'expériences que l'auteur faisait sur lui-même ou d'aphorismes, voire de poésies.

En revanche, dans de nombreux articles d'avant-guerre ainsi que dans les essais de l'autre grand ensemble de textes, *La Part maudite*, Bataille adopta une forme proche de la philosophie. Bataille semblait d'ailleurs s'en excuser :

« Sombrant dans la philosophie, je tente de dire en des termes possibles ce que seule aurait le pouvoir d'exprimer la poésie qui est le langage de l'impossible. » (1994 [1962], p. 515).

Il n'empêche que Bataille n'a pas complètement sombré dans la philosophie car il a refusé de penser par concepts (en réaction à la philosophie hégélienne). Il a donc créé des notions (dépense, souveraineté, communication, économie générale, consommation...) qui ont toutes la particularité d'avoir une signification plurielle et glissante.

Avant d'examiner quels types de recherches peuvent être menées avec cette critique du langage discursif, on va s'interroger sur ses fondements, en particulier psychanalytiques, et sur ses effets dans l'écriture aussi bien fictionnelle que théorique de Bataille.

## **II- Procès de la signifiante et écriture de Bataille**

Cette écriture de Bataille, tantôt poétique, tantôt mélangeant les genres ou rompant la chaîne signifiante jusqu'au non-sens renvoie au procès de la constitution de la subjectivité humaine telle que la psychanalyse l'envisage. On va commencer par revenir sur cet aspect.

### **1) Sémiotique et symbolique**

Cette distinction est introduite par Julia Kristeva pour désigner deux modalités du procès de la signifiante qui constitue le langage. Le sémiotique (la « chora sémiotique ») représente cette première étape dans laquelle le langage n'est pas encore là : la séparation entre l'objet et le signe n'a pas encore eu lieu. Il s'agit de fonctions kinésiques et vocaliques qui agitent d'abord le corps du sujet (un enfant pré-oedipien) en réaction à des pulsions orales et anales tournées vers le corps maternel. Ces pulsions par leur frayage et leur disposition structurante, combinées aux processus primaires de déplacement et de condensation des énergies libres sont à la fois des « charges « énergétiques » » et des « marques « psychiques » » participant à la constitution du sujet sous la contrainte de la structure familiale et sociale. Elles sont une « chora » sémiotique que Julia Kristeva définit ainsi : « une totalité non expressive constituée par ces pulsions et leurs *stases* en une motilité aussi mouvementée que réglementée » (Kristeva, 1978 [1974], p. 23).

Une nouvelle phase dans le procès du sujet (qui est en même temps procès de la signifiante) est la phase « thétique », celle dans laquelle la signification est posée, c'est-à-dire qu'une énonciation (de mot ou de phrase) devient possible. Le sujet est alors séparé de son image et de ses objets, ce qui est une condition de son identification et de son accès au langage dans lequel signifiant et signifié sont eux-aussi séparés. Ce moment thétique qui représente l'irruption du symbolique et du langage se retrouve à deux reprises dans le procès de la signifiante : au stade du miroir et à la découverte de la castration tels que Lacan les a formalisés. Dans le premier, « le petit d'homme » se découvre comme une image séparée dans laquelle il va investir ses pulsions (base du narcissisme primaire), mais aussi va constituer les objets comme séparés de lui-même et donc détachés de la « chora sémiotique ». Avec la

castration, ce processus de séparation s'achève, la mère représente alors l'altérité à laquelle l'enfant va adresser toutes ses demandes et elle va être le lieu de ses satisfactions narcissiques : elle est le phallus :

« La découverte de la castration détache le sujet de sa dépendance vis-à-vis de la mère, et, à travers ce manque, fait de la fonction phallique une fonction symbolique – la fonction symbolique. Moment décisif et lourd de conséquences : le sujet trouvant son identité dans le symbolique, se *sépare* de son implication dans la mère, *localise* sa jouissance comme génitale, et transfère la motilité sémiotique dans l'ordre symbolique. Ainsi s'achève la formation de la phase thétique qui pose la béance entre le signifiant et le signifié comme ouverture vers tout désir, mais aussi vers tout acte, et jusqu'à la jouissance qui les outrepatte. » (Kristeva, 1978 [1974], p. 45).

Cette phase thétique qui assume la coupure entre le signifiant et le signifié place aussi l'autre qui n'est plus la mère comme le lieu du signifiant (le lieu de l'Autre selon Lacan). Le langage, la signification et la communication langagière sont alors possibles. Le domaine hétérogène de la motilité pulsionnelle, du sémiotique n'a pas disparu, il est récupéré, intégré dans le symbolique au lieu du signifiant. Mais il peut aussi faire à nouveau irruption et dérégler le symbolique : c'est le fantasme qui « agit le lieu de l'Autre en une jouissance désinvestissant l'objet et revenant vers le corps auto-érotique » (Kristeva, 1978 [1974], p.47). C'est aussi l'explication que Julia Kristeva donne à « toutes les « déformations » poétiques de la chaîne signifiante et de la structure de la signification : elles cèdent sous l'assaut des « restes des premières symbolisations » (Lacan), c'est-à-dire des pulsions que la phase thétique n'a pas pu relever pour les enchaîner en signifiant/signifié. » (*ibid.*).

Mais il y a une différence majeure entre le fantasme, voire la psychose, et les pratiques poétiques ou artistiques : celles-ci présupposent l'instance thétique et symbolique. Elles peuvent la transgresser mais en la maintenant (comme on transgresse un interdit tout en le maintenant, ce qui était la définition de l'érotisme par Bataille).

## **2) L'écriture de Bataille : poésie ou « littérature de thèmes » ?**

Dans un autre texte consacré spécifiquement à Bataille, Julia Kristeva montre que l'écriture de Bataille ne restitue pas essentiellement l'hétérogénéité pré-symbolique par la poésie, qu'il considère même comme une « souveraineté mineure », c'est-à-dire qui se soumet au possible :

« Le moment où la poésie renonce au thème et au sens est, du point de vue de la méditation, la rupture qui s'oppose aux balbutiements humiliés de l'ascèse. Mais devenant un jeu sans

règle, et dans l'impossibilité faute de thème, de déterminer des effets violents, l'exercice de la poésie moderne se subordonne, à son tour, à la possibilité. » (Bataille, 1999 [1947], p. 220).

C'est au contraire par une « littérature de thèmes » que Bataille prétend effectuer la transposition de « l'opération souveraine » dans du langage. D'une part, le thème présuppose bien l'instance théétique et symbolique. Mais à la différence des discours scientifiques, philosophiques ou des romans objectifs, il ne s'agit pas de discours de maîtrise ou de pouvoir. D'autre part, les thèmes représentent des expériences de rupture, ils « évoquent une hétérogénéité radicale » (érotisme, sacrifice, rupture sociale et subjective). Les textes littéraires et théoriques de Bataille ressemblent au roman érotique ou à l'essai philosophique, mais ce n'est qu'une apparence car « ce qui importe, c'est que la violence de la pensée soit introduite là où la pensée se perd. » (Kristeva, 1973, p. 280). Dans les productions théoriques, les affirmations sont immédiatement dénoncées par des négations, si bien que le sens vacille ou même disparaît. Les productions littéraires sont des fictions procédant d'une traversée de l'Œdipe mais en l'excédant par sa confrontation à l'Oreste matricide et leur mise en abîme réciproque. Les thèmes fictionnels représentent des états limites de dépense, d'érotisme noir, de perte et de sacrifice. Ils expriment la transgression des interdits :

Ainsi la fiction « consiste (...) à *représenter par des thèmes* – et donc pas seulement à introduire « poétiquement » par la déchirure et les modifications de la structure linguistique – ce que l'oedipianisation du sujet a refoulé ; elle consiste donc à représenter les « énergies libres », circulant à travers le corps du sujet lui-même ou vers les corps morcelés des partenaires sociaux. » (Kristeva, 1973, p. 284).

L'écriture de Bataille théorique ou narrative est fondamentalement une expérience (intérieure) qui va au-delà du désir en le représentant : une jouissance. La souveraineté, à travers la fiction érotique ou l'érotisation du savoir est alors une contestation, une révolte et nullement l'exercice d'un pouvoir.

### **3) Les procédés de l'écriture bataillienne**

L'écriture bataillienne qu'elle soit narrative ou théorique essaye de rendre compte de la recherche de « l'impossible » et d'atteindre à la « souveraineté ». Les procédés diffèrent selon les deux registres de discours. On examinera d'abord les similarités de l'écriture narrative de Bataille selon Catherine Cusset.

C'est d'abord une femme et son désir qui occupent le centre du récit : ce n'est pas toute femme, car elle s'oppose aux autres par la violence de ce désir, un désir sans compromis et



sans mesure, inapaisable. Son orgasme est le lieu de coïncidence entre la vie et la mort (simultanéité de la mort du torero Granero et de la jouissance de Simone dans *Histoire de l'œil*). Ce désir est bestial et implique la perte de contrôle sur soi et la chute dans l'abjection (saouleries, vomissements, urine, éjaculation...). Le déchaînement des éléments fait écho au déchaînement des corps (vent violent, orage, rafales de pluie, coups de tonnerre). Ce désir féminin est le lieu de contradictions extrêmes : abject/divin, laideur/beauté, horreur/sainteté, dégoût/vénération. Et c'est précisément là où ces extrêmes se rejoignent que ce désir intéresse Bataille.

Ce n'est pourtant pas l'absolu du désir féminin qui exprime l'impossible recherché par Bataille car à côté de la voix féminine,, une voix masculine conduit le récit. Mais ce n'est pas celle « d'un personnage psychologiquement ou socialement consistant » d'un roman « normal » :

« Ce qui donne naissance au récit, ce qui constitue le « je » du narrateur, c'est la fêlure, ou l'affaissement, ou le vide, ou la décomposition, qui est dite par le narrateur » (Cusset, 1995, p. 181).

Le désir féminin absolu n'est alors qu'un prétexte à l'ouverture et à la fêlure du sujet. C'est elle qui ouvre un accès à l'impossible. Celui-ci ne peut être exprimé que grâce au trouble produit par l'image pornographique. C'est le glissement, la fêlure à l'intérieur du récit, quelque chose d'irreprésentable car ce n'est pas un état mais un passage, quelque chose qui échappe :

« L'impossible atteint par les récits de Bataille est l'impossible même de la représentation : ce qui ne peut être représenté, ce qui échappe au pouvoir du sens. » (Cusset, 1995, p. 182-183).

Catherine Cusset décrit ensuite les diverses techniques narratives permettant de suggérer (et non de représenter) cet impossible : la rupture de ton, la périphrase, l'anacoluthie narrative, le décalage temporel, le décalage politique, le décalage réflexif.

Dans les textes théoriques, on retrouve aussi des « techniques » suggérant la dépense du sens comme figure d'une opération « souveraine », par exemple dans *La Part maudite* (De March, 2015) :

- L'accumulation de paradoxes pour illustrer la difficulté du langage et de la pensée logique à rendre compte de la dépense, langage et science étant du côté des interdits (Le premier paradoxe étant celui qui signalait l'ouvrage comme un ouvrage impossible).

- L'affirmation d'un subjectivisme dans lequel le sujet n'est pas séparable de l'objet qu'il étudie et s'y implique volontairement à l'encontre de l'objectivisme des sciences positives.
- La définition d'un « objet » de « l'économie générale », l'énergie en excès, non seulement extérieur à la science économique mais impliquant un renversement avec la notion de « rareté », fondement de l'économie traditionnelle.
- La rupture avec la tradition disciplinaire au profit d'une interdisciplinarité allant jusqu'à une discipline très éloignée de l'économie : la cosmologie.
- Le recours à des métaphores poétiques rompant l'unité discursive.
- L'utilisation fréquente de la forme négative suivant les affirmations ayant pour effet de relativiser le discours, d'instaurer un sentiment de flottement de la pensée ouvrant en permanence la possibilité d'un renversement.
- La mise en évidence répétée d'ambiguïtés, d'équivoques et de mensonges dans les conduites humaines présentés comme des leurres indispensables pour faire accepter la dépense.
- La finalité de l'économie présentée comme étant le contraire d'une chose : « la conscience de soi » définie dans des termes très différents de Hegel puisqu'il s'agissait d'une « conscience qui n'a plus rien pour objet, sinon la pure intériorité, ce qui n'est pas une chose ». Dans ce cadre, la fin des richesses est leur destruction et la fin du savoir, le Non savoir et le non sens, ce qui n'appelle finalement que « le silence ».

### **III - Quelles approches possibles en sciences humaines et sociales et en sciences de gestion ?**

Elles dépendent de l'objet d'étude et ne condamnent pas les approches et méthodes traditionnelles et peuvent même leur être complémentaires.

#### **1) La littérature et l'écriture poétique ou performative pour « communiquer » l'ineffable**

Il était naturel que Bataille, écrivain, sollicite une écriture littéraire poétique ou narrative. Dans *La littérature et le mal*, il écrivait :

« La littérature est l'essentiel ou n'est rien (...) La littérature est communication » (2003 [1957]).

Et dans l'avant-propos du *Bleu du ciel* (roman important écrit en 1935 et qui ne sera publié qu'en 1957, mettant en scène l'avènement du fascisme en Allemagne et la guerre civile espagnole) il exprimait ce qu'était cette essentialité et cette « communication » ouverte par la littérature :

«... seule l'épreuve suffocante, impossible, donne à l'auteur le moyen d'atteindre la vision lointaine attendue par un lecteur las des proches limites imposées par les conventions. Comment nous attarder à des livres auxquels, sensiblement, l'auteur n'a pas été contraint ? » [1994 [1957], p. 381].

Sans revenir sur ce qui a été développé dans le II, il faut illustrer ici longuement la façon dont Bataille dans ce roman suggère la brutalité et anticipe l'orgie destructive de la seconde guerre mondiale, et rend compte également de la fascination que la fantasmagorie nazie pouvait créer sur les subjectivités : la violence de la pensée est ici en phase avec la violence réelle. La dimension sexuelle de cette violence est soulignée. L'écriture narrative de Bataille, son rythme, le choix des métaphores, des décalages déjà évoqués la suggèrent beaucoup plus profondément que toute analyse discursive politique ou sociologique. Cet effet suggestif de l'écriture ouvre effectivement à une « communication » entre auteur et lecteur dans lequel passent des éléments conscients mais aussi inconscients :

« J'étais devant des enfants en ordre militaire, immobiles sur les marches de ce théâtre (...) Ils jouaient avec tant de violence, avec un rythme si cassant que j'étais devant eux le souffle coupé. Rien de plus sec que les tambours plats qui battaient, ou de plus acide, que les fifres. Tous ces enfants nazis (certains d'entre eux étaient blonds, avec un visage de poupée), jouant pour de rares passants, dans la nuit, devant l'immense place vide sous l'averse, paraissaient en proie, raides comme des triques, à une exultation de cataclysme : devant eux, leur chef, un gosse d'une maigreur de dégénéré, avec le visage hargneux d'un poisson (de temps à autre, il se retournait pour aboyer des commandements, il râlait), marquait la mesure avec une longue canne de tambour-major. D'un geste obscène, il dressait cette canne, pommeau sur le bas-ventre (elle ressemblait alors à un pénis de singe démesuré, décoré de tresses de cordelettes de couleur) ; d'une saccade de sale petite brute, il élevait alors le pommeau à hauteur de la bouche. Du ventre à la bouche, de la bouche au ventre, chaque allée et venue saccadée, hachée par une rafale de tambours. Ce spectacle était obscène. Il était terrifiant (...) Chaque éclat de la musique, dans la nuit, était une incantation, qui appelait à la guerre et au meurtre. Les battements de tambour étaient portés au paroxysme, dans l'espoir de se résoudre finalement en sanglantes rafales d'artillerie : je regardais au loin...une armée d'enfants rangée en bataille. Ils étaient cependant immobiles, mais en transe. Je les voyais, non loin de moi, envoutés par le désir d'aller à la mort.

Hallucinés par des champs illimités où, un jour, ils s'avanceraient, riant au soleil : ils laisseraient derrière eux les agonisants et les morts.

A cette marée montante du meurtre, beaucoup plus acide que la vie (parce que la vie n'est pas aussi lumineuse de sang que la mort), il serait impossible d'opposer plus que des vétilles, les supplications comiques de vieilles dames. Toutes choses n'étaient-elles pas destinées à l'embrasement, flamme et tonnerre mêlés, aussi pâle que le soufre allumé, qui prend à la gorge. Une hilarité me tournait la tête : j'avais à me découvrir en face de cette catastrophe une ironie noire, celle qui accompagne les spasmes dans les moments où personne ne peut se tenir de crier. » (Bataille, 1994 [1957], p. 486-487).

Il illustra plus tard, par deux hommages à des ouvrages ethnographiques, la conception qu'il se faisait du recours à une forme littéraire en sciences humaines et sociales. Ce furent *Tristes Tropiques* de Lévi-Strauss et *L'Île de Pâques* d'Alfred Métraux.

Du premier, il écrivit que le recours à une forme littéraire lui permit « une ouverture immédiate à toute pensée qui se présente (...) une libre réflexion (...) qui engage en lui, plus loin que le savant, l'homme en entier » (1988 [1956], p. 384).

Du second, il dit :

« ... ce qui m'émeut dans *L'Île de Pâques*, c'est que l'auteur avide d'atteindre la rigueur de la science la plus sourcilleuse ait néanmoins dû répondre au besoin de donner à son étude une forme qui laisse une part à l'émotion. Métraux nous parle d'un sujet qui n'a d'autres limites que celles de l'homme, qui même étend les limites que l'homme aujourd'hui se donne. Et sans oublier un instant la tâche scientifique qu'il assume, il prend en même temps à son compte le souci propre de la littérature, qui donne la dimension poétique de ce dont elle parle, qui l'éclaire de manière à rendre sensible un élément souverain, que ne subordonne aucun calcul » (Ibid., p. 382-383).

En sciences de gestion, les travaux de Jean-Luc Moriceau (Moriceau, Grimand, De La Ville, 2007 ; Moriceau, 2008 ; 2009) sollicitent la narration littéraire dans des termes pas très éloignés de ceux de Bataille. Dans une publication récente (2016), il a évoqué des auteurs comme Alphonso Lingis pour appréhender la communication organisationnelle comme une expérience esthétique mobilisant les affects. Il envisage les changements épistémologiques que cela implique :

- particularité de l'expérience esthétique comme expérience sensible à vivre de l'intérieur et non à distance et qui ne peut relever d'une simple approche en terme de signification et de catégories analytiques mais plutôt d'une description phénoménologique,

- reconnaissance de « l'importance des affects au côté du calcul et de la stratégie dans les affaires humaines »,
- conséquence sur la démarche du chercheur qui doit se laisser guider par les affects non pour améliorer la représentation mais pour susciter la réflexivité politique et éthique,
- utilisation d'une écriture performative pour communiquer au lecteur son expérience et les affects qui l'ont accompagnée.

Par ailleurs, des romans, comme ceux qui ont participé au « Prix du roman d'entreprise », (*Cadres noirs* de Pierre Lemaître (Le Livre de poche, 2011), *Bienvenue dans la vraie vie* de Bernard Foglino (Ed. Buchet Chastel, 2011), *Les insurrections singulières* de Jeanne Benameur (Acte Sud, 2011)...) ont abordé le thème des risques psychosociaux et de la souffrance au travail.

Des films ont également été réalisés sur le même thème : « La chaîne du silence » d'Agnès Lejeune et Eric Monami (2001), un documentaire sur le suicide d'un jeune ouvrier sur son lieu de travail, « Violence des échanges en milieu tempéré » de Jean-Marc Moutout (2003), « J'ai très mal au travail », documentaire de Jean-Michel Carré (2007), « Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés » de Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil (2005), « The Navigators » de Ken Loach (2001), « Sauf le respect que je vous dois » de Fabienne Godet (2006), « Ressources humaines » de Laurent Cantet (1999) et très récemment « Corporate » de Nicolas Silhol (2017).

L'interrogation du langage cinématographique pour représenter la violence physique, psychologique ou symbolique et la mort dans le monde des affaires a été effectué par Stéphane Debenedetti (2009). Il s'est penché préalablement sur l'apport de la fiction narrative à la recherche en gestion en se demandant ensuite si les films pouvaient être considérés comme des sources *critiques* du management.

Enfin, la liaison entre le langage et la rhétorique gestionnaire et les choix épistémologiques est interrogée par d'autres auteurs (Colombo, 2007 ; Laufer, 2008a, 2008b ; Diné, 2011).

## **2) L'approche participante de « terrains sensibles »**

Ceux qu'Emilie Hennequin (2012) appelle les « sujets » ou les « terrains sensibles » sont particulièrement redevables d'approches non conventionnelles comme celle de Bataille. Ces terrains sensibles sont parfois ceux dans lesquels des transgressions sont observées (trafics en tout genre, activités informelles ou illégales...). Ils entraînent des « menaces pour le

chercheur et son entourage » (risque de stigmatisation de la part de la communauté scientifique ou de son entourage en raison de l'étude de certains sujets, danger physique, envahissement émotionnel, etc.) (Hennequin, 2012, p. 35). L'érotisme dans ses diverses variantes, y compris criminelles mais pas seulement, qu'envisageait Bataille relèvent tout à fait de ces sujets perturbants pour le chercheur. En revanche, les recommandations de Bizeul face à ce type de terrain sont ambivalents : d'un côté « s'impliquer » (Bizeul, 2012, p. 107), « prendre appui sur ce qui perturbe (Ibid., p. 128) et là on semble proche de Bataille, et de l'autre « garder la tête froide » (Ibid., p. 107), « multiplier les garde-fous de type professionnels » (Ibid., p. 120). Le véritable défi de ce type de recherche ne serait-il pas d'entrer en « communication » avec le sujet, en abaissant au maximum les défenses comme Bataille invitait à approcher au plus près de la « zone brûlante du sacrifice » sans être sacrifié ?

Bataille posait la même question en prenant connaissance du rapport Kinsey paru en 1948 aux Etats Unis consacré au « comportement sexuel du mâle humain », multipliant tableaux, graphiques et statistiques basé sur des interviews d'américains. L'ouvrage répertoriait par exemple le nombre moyen d'orgasmes hebdomadaires selon l'âge, la catégorie sociale, la religion. Le fait de traiter de comportements humains avec le regard froid du savant, de l'extérieur, signifiait observer les hommes comme des choses, les réduire à des moyens alors que, quelle que puisse être leur déchéance, ils gardaient « toujours à quelque degré l'importance souveraine d'une fin ». La critique de Bataille était parallèle à celle qu'il avait faite de la sociologie durkheimienne : les faits sexuels (comme les faits sociaux en général) ne peuvent être regardés du dehors comme des choses. Leur connaissance exige une « participation » au sens de Lévy-Bruhl, c'est-à-dire, selon Bataille une connaissance intime :

«... nous connaissons le rire d'un autre en riant, l'excitation sexuelle d'un autre en la partageant. C'est en cela que le rire ou l'excitation ne sont pas des choses » (1948 [1948], p. 349).

### **3) L'interprétation compréhensive de situations de gestion avec les notions de Bataille**

Une troisième voie d'approche plus originale et spécifique consiste à solliciter les notions de Bataille pour interpréter et donner du sens à des situations sociales, économiques ou de gestion. Elle exige dans un premier temps une étude généalogique de ces notions permettant d'en restituer la dimension polysémique. Elle offre ensuite un outil compréhensif permettant

une interprétation s'appuyant sur des observations mais aussi sollicitant d'autres approches reconnues scientifiquement en les réinterprétant avec les notions batailliennes. Le travail d'interprétation doit assumer un travail préalable de traduction de notions qui relèvent de l'impossible en concepts relevant du possible.

Par exemple, les risques psychosociaux ont pu être rapportés à la négation de trois notions anthropologiques, la dépense, la souveraineté et la communication (De March, 2016).

De même, la sexualité dans les organisations a pu être explorée avec les notions d'interdits et de transgression propres à l'érotisme (De March, 2014).

## **Conclusion :**

Les trois voies d'exploration de situations de gestion ou plus largement de faits sociaux qu'on vient d'examiner ne peuvent s'appliquer à n'importe quel thème, elles peuvent être complétées par des approches plus traditionnelles (objectivistes, historiques ou positivistes).

L'approche narrative (littéraire et poétique) a déjà été expérimentée et étudiée par plusieurs auteurs. L'apport de Bataille serait dans ce domaine d'assumer une plus grande radicalité et une plus grande violence dans la forme adoptée.

L'approche participante a elle aussi ses lettres de noblesse en gestion. L'apport de Bataille serait peut-être d'assumer si cela est possible une moindre protection des chercheurs.

L'approche compréhensive est à développer car très peu d'auteurs ont sollicité les notions de Bataille en sciences humaines et encore moins en gestion. Sa difficulté est d'incorporer préalablement un corpus moyennement volumineux mais demandant une réflexion approfondie et ensuite d'opérer une traduction toujours incertaine.

De façon plus générale, les approches rompant avec la discursivité traditionnelle en s'inspirant de la pensée de Bataille doivent permettre de façon performative de déceler, de mettre à jour le refoulé social (et politique) et d'en faire éprouver au lecteur toute la violence intrinsèque.

## Travaux cités

- Bataille, G. (1987 [1957]). *L'Erotisme, Œuvres Complètes*, (Vol. X), Paris : Gallimard, p. 7-270 et notes p. 689-714.
- Bataille, G. (1988 [1948]). « La révolution sexuelle et le Rapport Kinsey », (1<sup>ère</sup> parution dans *Critique*, n° 26, juillet 1948, et n° 27, août 1948), *Œuvres Complètes* (Vol. XI), Paris : Gallimard, p. 339-360
- Bataille, G. (1988 [1956]). « Un livre humain, un grand livre », (1<sup>ère</sup> parution dans *Critique* n° 105, février 1956), *Œuvres Complètes* (Vol. XII), Paris : Gallimard, p. 381-394.
- Bataille, G. (1991 [1976]). *L'Histoire de l'érotisme*, second volume de *La Part maudite*, inachevé et inédit, écrit vers 1950-51, *Œuvres Complètes* (Vol. VIII), Paris : Gallimard, p. 7-165 et notes p. 523-555.
- Bataille, G. (1992 [1949]). *La Part maudite I- La Consommation, Oeuvres Complètes* (Vol. VII). Paris: Gallimard, p. 17-179 et notes p. 470-501.
- Bataille, G. (1994 [1957]). *Le Bleu du ciel, Œuvres Complètes* (Vol. III), Paris : Gallimard, p. 377-487
- Bataille, G. (1994 [1962]). *L'impossible, Œuvres Complètes* (Vol. III). Paris : Gallimard, p. 97-223 et notes p. 509-544.
- Bataille, G. (1999 [1970]). « La valeur d'usage de D.A.F. de Sade (1) », *III Dossier de la polémique avec André Breton, Œuvres Complètes* (Vol. II), p. 54-69.
- Bataille, G. (1999 [1943]). *L'Expérience intérieure, Œuvres Complètes* (Vol. V). Paris : Gallimard, p. 7-189 et notes p. 421-455.
- Bataille, G. (1999 [1947]). *Méthode de méditation, Œuvres Complètes* (Vol. V). Paris : Gallimard, p. 191-228 et notes p. 456-482.
- Bataille, G. (2003 [1957]). *La littérature et le mal, Œuvres Complètes* (Vol. IX). Paris : Gallimard, p. 169-316 et notes p. 437-479.
- Bizeul, D. (2012). « Enquête par observation : s'impliquer et garder la tête froide », *La recherche à l'épreuve des terrains sensibles : approches en Sciences Sociales*, Paris : L'Harmattan (coll. « Logiques sociales »), p. 107-133.
- Colombo, G. (2007). « Management, narration rhétorique. Un discours sur le discours et sur la pratique de la stratégie », *Sciences du management – Epistémique*,



- Pragmatique et Ethique*, (coord. par A. C. Martinet), Paris : Vuibert, (coll. FNEGE), p. 165-189.
- Cusset, C. (1995), « Technique de l'impossible », in *Georges Bataille après tout*, ouvrage collectif, Paris : Belin, p. 271-281.
- Czarniawska, B. (2000). « The uses of narrative in organization research », *GRI Report 2000* :5.
- Czarniawska, B. (2005), « De la polyphonie dans l'analyse des organisations », *Revue française de gestion* 2005/6 (no 159), p. 359-371.
- Debenedetti, S. (2009). « Affreux, sales et méchants – Une analyse exploratoire de la critique cinématographique du monde des affaires », *Les études critiques en management – Une perspective française*, sous la direction de Damon Golsorkhi, Isabelle Huault et Bernard Leca, Laval : Les Presses de l'Université Laval, (coll. « Sciences de l'administration »), p. 423-466.
- De Cock, C. (2000). « *Essai* : Reflections on Fiction, Representation, and Organization Studies : An Essay with Special Reference to the Work of Jorge Luis Borges », *Organization Studies*, 2000, 21/3, p. 589-609.
- De March, F. (2014). « Sexuality in organizations: An approach based on Georges Bataille's theory of eroticism », *Society and Business Review*, Emerald, 2014, 9 (1), p.74-84.
- De March, F. (2015). « *La Part maudite* – Un « Non Savoir » économique ? », in *La Part maudite de Georges Bataille – La dépense et l'excès*, (ouvrage collectif sous la dir. de C. Limousin et J. Poirier), Paris : Classiques Garnier (coll. Rencontres, Série Littérature des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles dir. par D. Alexandre).
- De March, F. (2016). « Les limites des analyses et préconisations pour la gestion des "risques psychosociaux" dans les organisations en France : quel apport la pensée anthropologique de Georges Bataille pourrait-elle constituer ? », *Management international*, HEC Montréal, 2016, 20 (2), p.157-167.
- Dine, S. (2011). « De la cohérence du style de rédaction avec le positionnement épistémologique du chercheur », *Management et Avenir*, n°43, avril 2011, p. 52-66.
- Giroux, N. Marroquin, L. (2005). « L'approche narrative des organisations », *Revue française de gestion* 2005/6 (no 159), p. 15-42.

- Hennequin, E. (2012). « La question de la sensibilité en recherche », *La recherche à l'épreuve des terrains sensibles : approches en Sciences Sociales*, Paris : L'Harmattan (coll. « Logiques sociales »), p. 29-57.
- Jørgensen, K. M. Strand, A. M. C. & Boje, D. (2013). « Towards a Postcolonial-storytelling Theory of Management and Organization », *Philosophy of Management*, 12(1), 43-66.
- Kristeva, J. (1973). « Bataille, l'expérience et la pratique », in *Bataille* (direction Philippe Sollers), Paris : UGE, (coll. 10 18), p. 267-316.
- Kristeva, J. (1978). *La révolution du langage poétique*, (1<sup>ère</sup> éd. Le Seuil, coll. *Tel Quel*, 1974), Paris : Le Seuil (coll. « Points Essais »).
- Laufer, R. (2008a [2001]). « Les institutions du management : Légitimité, organisation et nouvelle rhétorique », in *Les nouvelles fondations des sciences de gestion* (coord. par David, Hatchuel, Laufer), Paris : Vuibert, (coll. FNEGE), p. 45-81.
- Laufer, R. (2008b [2001]). « Le paradigme retrouvé : la rhétorique », in *Les nouvelles fondations des sciences de gestion* (coord. par David, Hatchuel, Laufer), Paris : Vuibert, (coll. FNEGE), p. 175-191.
- Lumineau, F. Landais, C. (2005). « La narration du dirigeant Une approche herméneutique », *Revue française de gestion* 2005/6 (no 159), p. 71-81.
- Moriceau, J-L. Grimand, A. De La Ville V-I. (2007). « *In Calvino Veritas*. Fragments d'enquêtes en recherche d'auteur », *Sciences du management – Epistémique, pragmatique et éthique*, (coord. par A. C. Martinet, Paris : Vuibert (Coll. FNEGE), p. 125-137.
- Moriceau, J-L. (2008), *La danse de la vie et de la pensée - Autour des méthodes qualitatives de recherche en gestion*, Habilitation à diriger des recherches, coordinateur Yvon Pesqueux, Université de Paris IX Dauphine.
- Moriceau, J-L. (2009), « Notre folie du jour », *Management international*, Volume 13, Number 3, Eté 2009, p. 79-83.
- Moriceau, J-L. (2016), « Une approche affective de la communication organisationnelle », *Revue Française des Sciences de l'information et de la communication*, 9.